5e Année. — N° 20 Abonnements d'un an : 15 francs. — De 6 mois : 8 francs. — De 3 mois : 4 francs. 14 Mai 1933

CŒURS VAILLANTS

a cœurs vaillants rien d'impossible.

Nouvelle Série -- Hebdomadaire.
Adr: 82 R. de l'Université PARIS 7e
Tel: Littré 49-95 et Néguin 1223-50

LES AVENTURES DE CÉSARIN PITCHOUNET

Les sauveteurs sauvés

RESUME. — Entraîné dans des aventures mouvementées, Césarin, un brave Marseillais, qui déteste les voyages, se voit, par suite de situations exceptionnelles, emmené malgré lui au centre de l'Afrique. Alors qu'il est sur le chemin du retour, l'avion à bord duquel il se trouve, au cours d'une tempête sur l'océan, est précipité à la mer. L'avion en perdition a été aperçu par un « cargo ». Une chaloupe de sauvetage est mise à la mer. Mais une vague précipite ses occupants.



La tempête redoublait de violence. Les sauveteurs, devenus à leur tour sinistrés, luttaient désespérément contre les éléments. Rien, du navire, ne pouvait être tenté pour les sauver. Soudain, dominant le sifflement du vent, la voix de Césarin se fit entendre. Maintenu à la surface par son parachute en soie, notre ami avait eu une idée lumineuse. Sur ses conseils, tout le monde vint se grouper autour de lui. Du bateau, il se fit lancer un solide grappin qu'il fixa solidement à sa ceinture, puis il ordonna qu'on le hissât lentement, ce qui fut fait. Comme un immense filet, le parachute recueillit tous les sinistrés. Là-haut, sur le pont, un triple hurrah venait de retentir à l'adresse de notre ingénieux Marseillais qui venait de sauver ainsi plusieurs vies humaines. Tirés lentement, Césarin et son parachute-sauveteur montaient vers le pont du navire, hissés par des bras vigoureux. Tout en joie, il ne faisait que plaisanter : « Quel superbe coup de filet ! s'écriait-il. Voilà de jolies pièces pesant bien leurs 70 kilos chacune. A 25 sous la livre, j'ai gagné ma journée ! » Il fut le premier à prendre pied sur le navire et, de bon cœur, il aida l'équipage à remonter ses malheureux compagnons.







Une fois hors de danger, ce furent des accolades sans fin, des serrements de mains à n'en plus finir. Tout l'équipage fit fête à nos deux compagnons. D'abord à Césarin, le héros du jour, puis à Arthur Volovant, dont les exploits aéronautiques émerveillaient le monde.

La tempête, de son côté, redoublait de rage. Le cargo continuait difficilement sa route, couché tantôt à droite, tantôt à gauche, sur les flots furieux.



Une fois remis de ses émotions, notre ami se renseigna sur la destination du cargo. Une désagréable surprise l'attendait. Le bateau à bord duquel il se trouvait faisait le commerce des épices et se dirigeait vers la république sud-américaine de Venezuela pour refaire son chargement.

« C'est bien ma chance, ne cessait de pleurnicher Césarin. Voilà maintenant que je m'en vais en Amérique. »

Naturellement, il passa une nuit des plus agitées à tous points de vue, car le bateau, secoué dangereusement par la tempête, fit sauter plusieurs fois notre héros hors de son lit. « Il ne manquerait plus que le navire fasse naufrage, pensait-il, ce serait le comble ! »



Le monstre de Reckenstal



RESUME

L'abbé Laurent raconte une histoire très émouvante aux enfants de sa colonie.

Il envoie Jacques chercher son bréviaire qu'il a laissé sur la table de la salle des chevaliers, de l'autre côté du château qui héberge la colonie.

Comme il tarde à revenir, l'abbé Laurent part à sa recherche avec les autres enfants. Ils ne trouvent personne.

La grosse lampe à pétrole donnait dans la salle une lumière singulière et dans le fond les armures des chevaliers sortaient à peine de l'ombre. Quelques enfants étaient restés prudemment sur le seuil, mais le petit Hubert, qui l'eût dit, émoustillé sans doute à cause du vilain portrait que l'abbé leur avait fait souvent des en-



Un cri déchirant s'entendit nettement dans le dortoir.

fants peureux, s'était avancé plus loin que tous les autres. Et soudain, il se retourna :

— M'sieu l'Abbé ! quelque chose a bougé.

— Pas possible !...

— Je vous assure.

— Il a rêvé ! dirent quelques-uns.

— Non ! non ! je vous assure, c'était par là.

Et le petit bonhomme s'avançant tout contre la muraille, la désignait du doigt.

— C'est là, quelque chose a remué.

Ah ! si Hubert eût pu savoir ce qui lui faisait vis-à-vis de l'autre côté du mur !

L'abbé Laurent et Pierre Mornin s'étaient élancés vers l'endroit que désignait Hubert Royer.

« Qui sait, se disait l'Abbé, nous autres nous regardions, ce petit a su écouter, et peut-être a-t-il bien entendu !... »

Et l'Abbé souleva la tapisserie qui recouvrait le mur. Il essaya d'entendre, mais sans succès. Alors, il demanda à Pierre Mornin de tenir la lampe et de l'approcher, mais il vit seulement la muraille grise sans aucune aspérité.

La salle des Chevaliers gardait son secret. On l'abandonna de nouveau, et la colonie, avec un peu plus de lassitude que de coutume, acheva de monter le dernier étage.

★

On était maintenant au dortoir. C'était une vaste pièce rectangulaire, située entre les deux tours du château, avec une porte à chaque bout qui permettait de gagner soit l'aile droite soit l'aile gauche de la vaste maison. La fameuse salle des Chevaliers se trouvait à l'étage au-dessous, dans la tour de droite.

On installa les lampes sur les petites commodes où les enfants rangeaient leurs affaires. Ces lumières étaient d'ailleurs presque inutiles. Par les larges fenêtres du dortoir on voyait en effet la lune briller si fort que l'abbé, qui s'était approché pour inspecter une dernière fois les environs, distinguait les sommets tout proches de la montagne.

Les enfants, pour obéir, se couchèrent. Et d'ailleurs, pour les plus petits, le sommeil commençait à avoir raison des dernières émotions.

Ce fut le petit Hubert qui troubla le calme.

— M'sieu l'Abbé !

— Qu'est-ce qu'il y a, Hubert ? dit doucement l'Abbé, veux-tu bien vite te coucher !

— M'sieu l'Abbé, répéta de nouveau Hubert Royer, et si fort que tout le monde l'entendit, y serait pas dans un souterrain secret ?

L'abbé Laurent lui eût bien répondu de le demander à son oreiller, mais la question du petit Royer avait alerté tous les autres enfants. Tous couchés déjà, ils se dressèrent sur leur séant. Et l'Abbé vit qu'il fallait chasser cette idée de leur tête.

— Tu as de drôles d'idées, Robert, ces affaires de souterrain, ça n'existe que dans les histoires. Nous ne sommes pas au château de Follenberg ici !

— Pourtant, dit Pierre Mornin, nous sommes dans un vieux château.

— Qui appartint jadis à quelque baron suisse, ajouta Louis Germain.

— Et ce dernier, dit encore Pierre Mornin, devait bien avoir besoin de souterrains en prévision du siège du château par quelque brigand.

— Et ainsi tout s'explique, dit l'incorrigible Hubert, Jacques s'est appuyé à la muraille. Sans s'en douter, il a dû presser quelque bouton habilement dissimulé. La muraille s'est ouverte. Il a disparu.

— Mais non, mes petits, intervint l'abbé Laurent, rappelez-vous ce que m'écrivait cet ami de régiment à qui nous devons d'être dans ce château.

« Je tiens de ma famille, disait-il, un château, dans la montagne, à Reckenstal. Ce pays est un trou, jamais je n'y pourrais vivre; le château est à dix kilomètres de la plus proche habitation. Vous y serez tranquille avec les enfants. La maison, quoique déserte depuis trente ans, est en très bon état. Et puis, soyez sans crainte, ajoutait-il, j'ai visité les lieux de fond en comble, et dans ce sombre château, pas d'oubliettes, ni d'escaliers dérobés, pas de fossés profonds, rien à craindre pour les enfants. » Vous voyez bien !

— C'est vrai, dirent les enfants.

— S'il n'y a pas de souterrains, je ne comprends plus, dit Hubert.

— Alors, dormez ! Jacques, pour une cause ou pour une autre que je ne peux actuellement expliquer, a dû s'éloigner de la maison. Nous le reverrons demain. Mais pour vous, c'est fini maintenant. Vous n'avez que trop pensé à cette affaire, dormez !

Et les enfants, essayant d'obéir, fermèrent les yeux. L'abbé Laurent allait et venait au milieu des lits, en disant son chapelet, attendant impatiemment que les enfants fussent endormis pour reprendre les recherches.

Mais, tout à coup, un cri déchirant s'entendit nettement dans le dortoir.

L'abbé Laurent se précipita vers la porte de gauche car le cri semblait venir plutôt de ce côté du château que de la salle des Chevaliers. On l'entendit descendre quatre à quatre les escaliers.

Les enfants s'étaient dressés sur leurs lits.

— C'est Jacques ! disaient-ils, c'est Jacques ! c'est sa voix !

— Qu'est-ce qu'on lui fait ? dit Hubert Royer.

Les plus petits, réveillés en sursaut, pleuraient.

— Vite ! levons-nous ! dit Louis Germain, et suivons M'sieu l'Abbé ! Il peut avoir besoin de nous, on sait pas...

Mais, en moins de temps qu'il n'en faut pour le penser, Pierre Mornin s'était levé, et en un tournemain, il avait remis culotte et sandales. Il avait foncé lui aussi, mais par la porte de droite, vers la salle des Chevaliers. Et ceci avec tant de vivacité qu'aucun des enfants ne l'avait vu partir. D'instinct, il se porta vers l'endroit qu'avait désigné le petit Hubert. Il souleva la lourde tapisserie et la fit reposer sur le casque d'un chevalier qui lui servit de soutien. Libre de ses mouvements et placé sous cette tente improvisée, Pierre colla son oreille à la muraille. Il eut vite acquis une certitude. La muraille était trop épaisse pour qu'il put entendre grand'chose, mais sans nul doute il y avait une pièce secrète attenante à la salle des Chevaliers, et Pierre Mornin croyait distinguer le bruit d'un être en mouvement : homme ou animal, il n'aurait su le dire.

Sans réfléchir, sachant maintenant que Jacques Voisin devait se trouver là, mort ou vivant, entre les mains ou les griffes d'un ennemi inconnu, Pierre Mornin n'eut plus qu'une idée : trouver le moyen d'entrer dans ce repaire.

Mais le mur était, ou du moins semblait tout uni. Pierre, sa lampe électrique en main, examina, mais en vain, s'il ne trouverait pas quelque moyen d'ouvrir. Ce fut peine perdue. Alors s'impatientant, il se mit à frapper la muraille du revers du poignet, la criblant de coups comme s'il voulait la boxer. Bien lui en pris, car sa main tomba sans doute au bon endroit. Le mur s'ouvrit... Il y eut un cri farouche... une forme noire bondit par l'ouverture... Pierre, se rejetant en arrière, s'empêtra dans la tapisserie et l'armure du Chevalier tomba avec fracas... Le cœur de Pierre battait très fort On entendit alors un bruit métallique suivi d'un cri de douleur. L'ennemi inconnu avait butté contre l'obstacle et roulait à terre à son tour.

C'était un homme. La lumière arrivant par l'ouverture du mur permit à Pierre Mornin de s'en rendre compte. C'était un homme, mais avec une barbe et des cheveux inouïs, et un accoutrement qui achevait de lui donner un air fantastique. Sa chute avait été dure et il restait à terre tout étourdi.

— M'sieu l'Abbé ! M'sieu l'Abbé ! Vite ! vite !... Vite les gars ! s'écria Pierre Mornin et il disparut de l'autre côté de la muraille.

L'abbé Laurent arriva en coup de vent, de l'autre aile du château, alerté par le bruit que l'armure avait fait dans sa chute. On entendait également le bruit d'une cavalcade qui descendait du dortoir.

Quelle ne fut pas la surprise de l'abbé Laurent en se trouvant face à face avec l'homme qui se relevait péniblement. Surprise qui alla en augmentant lorsqu'il vit des larmes, de vraies larmes couler sur le reste de joues que la barbe n'avait pas envahi :

— Que faites-vous ici ?

L'Abbé, pour toute réponse, n'obtint qu'un grognement, mais il ne se perdit pas en considérations, on verrait plus tard à éclaircir ce nouveau mystère. Pour l'instant, il n'avait qu'une préoccupation.

« Mais Jacques, qu'en a fait cet homme ?... »

Il n'eut pas longtemps à se le demander. Par l'ouverture du mur, Jacques Voisin venait de reparaître avec Pierre Mornin.

— C'est vous, mes petits ! Qu'est-ce qui t'est arrivé, mon pauvre Jacques ?... Tu n'es pas blessé, au moins ?...

— Non, M'sieu l'Abbé. Tout va bien. Mais quelle histoire !...

Au même moment, les renforts arrivaient. Trente-huit bonshommes envahissaient la salle des Chevaliers. Tous en étaient, certains avaient peut-être suivi afin de ne pas rester seuls au dortoir.

(A suivre.)

Jean Marcel.

UNE CRUELLE DÉCEPTION



M. Navarin, l'hôtelier du « Cheval Blanc », est désolé : depuis des mois



aucun client ne s'est présenté à son auberge...

Un matin, alors que M. Navarin dormait en-



core à poings fermés, la cloche de l'entrée retentit avec force.



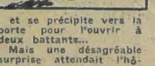
Vite, l'hôtelier se lève et aperçoit sous la porte charretière de la cour sept paires de chaussures qui dépassent...

« Enfin des clients ! » s'écrie-t-il tout joyeux.



Il s'habille en vitesse, descend l'escalier quatre à quatre...





et se précipite vers la porte pour l'ouvrir à deux battants...

Mais une désagréable surprise attendait l'hô-



telier : en fait de touristes, c'était tout simplement. Totor, le fils du cordonnier, qui rapportait des chaussures réparées qu'il avait posées à terre près de lui !...

Cœurs Vaillants

82, rue de l'Université, PARIS-7e

Téléphone : Littré 49-95

Chèques post. : Néguin-Paris 1223-59

ABONNEMENTS :

	France et Colonies	Belgique	Autres pays
1 an.....	15 fr.	20 fr.	25 fr.
6 mois ...	8 fr.	10 fr.	13 fr.
3 mois ...	4 fr.	5 fr.	6 fr. 50

SERVICE DE LA PUBLICITE :

P.E.C., 11, rue de Sèvres, Paris (VIe)

Téléphone : Littré 71-68

Ce qu'il advint à un petit Cœur Vaillant au temps pascal de l'an de grâce 1933

L'escalier de la crypte résonne sous les semelles nerveuses des Persévérants. Une aubaine, cet escalier ! L'occasion ultime de faire un fracas préparatoire à trois quarts d'heure d'immobilité.

C'est la retraite pascale, et, en comptant au plus juste : cinq minutes d'avis, vingt-cinq d'instruction, dix de salut, cinq d'aléas, de cantiques ou d'attente, ça fait bien les trois quarts d'heure.

C'est le calcul auquel se livre Charlot qui attend le dernier moment pour descendre : non qu'il y aille à contre-cœur, mais il sait, sinon à la lettre du moins en expérience vécue, que si l'esprit est


L'escalier de la crypte résonne sous les semelles des Persévérants.

prompt la chair est faible. Il est prêt pour trois quarts d'heure d'attention, pas plus.

René passe, filant vers Jean qu'il aperçoit au loin. Charlot, scandalisé, lance :

— Ben ! Et la r'trait' ?

— T'en fais pas, mon vieux. On la z'aura.

Maurice arrive, brimballant son cartable d'une main, l'autre qui triture quelque chose au fond d'une poche finit par en sortir distraitement un caramel qui s'élance comme de lui-même vers la bouche de Maurice ; mais, sévèrement, le caramel est réintégré dans la poche où il tiédira de nouveau en la société du mouchoir, d'une clef, de plusieurs crayons et d'un carnet de notes. Cette opération a été ponctuée d'un soupir excédé et d'un regard dolent vers Charlot...

— Tu t'rends compte ce que c'est long le Carême ?

Charlot proteste qu'il s'en rend compte.

Tous deux ont, dans un mouvement de ferveur, pris à l'aurore du Carême des résolutions qu'ils ne regrettent pas, bien sûr, mais qui sont tout de même dures à tenir jusqu'à Pâques.

Aussi quelle raison avait ce vague camarade de lui passer ce caramel, sa gourmandise préférée.

— Je crois que je ferais mieux de le jeter ou de le donner. Tant qu'il sera là...

— Oui, on finit par les manger sans le vouloir.

Un microbe qui passe reçoit cette largesse avec un extrême étonnement, et Maurice, allégé, descend dans le sillage de Charlot.

Jean, Marcel, Louis, Gilbert leur ont gardé des places près d'eux.

Oh ! sans mauvaise pensée !... Quand on a tenu pendant tout un carême, on ne va pas bêtement chahuter à la retraite ; mais on sait ce qu'une instruction fait de bien, comme elle *rentre* et *reste*, quand on a pu se pousser le coude aux bons endroits. Ceux qui sont pour lui, pour moi, pour nous.

Donc, toute la petite bande est là, recueillie.

Maurice, tout ragaillardi de son récent sacrifice. Jean, les yeux clos, suivant un rêve qui prend corps et dont il a osé parler hier à Georges. René, les bras croisés et la tête baissée, comme il a vu faire à son abbé. Gilbert, avec son regard qui voyage dans l'au-delà. Voyant Victor tout près de lui, il lui glisse à l'oreille :

— Prie pour papa.

Ce qui a pour effet de faire exécuter audit Victor un plongeon qui porte son front jusque sur l'accoudoir.

⁂

Le prédicateur, avant d'entrer dans son sujet, demande aux enfants d'agir de tout leur cœur et de toute leur affection pour amener à Jésus ceux de leurs parents qui hésitent à faire leurs Pâques.

Victor (on a de ces intuitions) tourne les yeux vers Gilbert dont il rencontre le regard désabusé.

Hélas ! M. le prédicateur, si vous croyez que c'est facile !...

Gilbert le sait mieux que n'importe qui. Son papa, son papa si bon pour lui, pour les ouvriers, pour tous. Son papa ne s'est jamais rapproché du Bon Dieu depuis la mort de la chère petite maman, et, cette année encore, il a répondu net aux avances de Gilbert :

— Ne te tourmente pas de cela.

Et Gilbert s'en tourmente justement beaucoup. Il a déjà tant prié ! tant fait de sacrifices ! et ce ne sera pas encore pour cette fois. Il est découragé, fâché avec le bon Dieu.

Une paire de galoches dégringolant l'escalier avec une ostentation de hâte tardive attire l'attention de M. l'abbé, dont les lorgnons sévères dévisagent le retardataire.

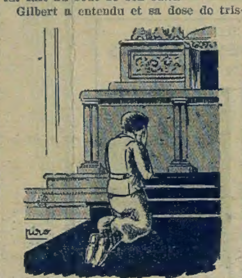
Mais sa bonne face rouge et ronde est si pleine de bonne volonté et de regret évident que M. l'abbé le cueille par l'épaule et baisse une oreille bienveillante pour recevoir les excuses qu'on a l'air tout disposé à lui donner.

— M' grand-père, M'sieu, qu'est bien mal, l'a fallu que j' courre chez l' médecin.

— C'est bon, assieds-toi là, tu me reparleras à la sortie.

Eugène — Gégène, pour les intimes — s'incruste à la petite place que Gilbert lui fait au bout de son banc.

Gilbert a entendu et sa dose de tristesse en est accrue. Le grand-père de Gégène est un contre-maître de chez papa. Un bon ouvrier, mais pas du tout chrétien et qui recommande toujours « qu'on le laisse tranquille et qu'on ne lui amène pas de curé quand il sera pour mourir »...


Près du Bon Dieu, et la tête dans les mains.

Et le prédicateur qui, pendant ce temps-là, parle du destin affreux des pécheurs endurcis, à qui des petits garçons égoïstes n'ont pas su venir en aide par leurs sacrifices... et aussi leur initiative... Des petits garçons qui ne veulent pas être des membres actifs de la Communion des Saints.

Ah ! la vie est par trop triste, les responsabilités des petits chrétiens par trop fortes !... Gilbert, qui croyait avoir tout tenté pour son papa, sent maintenant qu'il n'a rien fait.

Et voilà à présent que ce n'est pas seulement papa qu'il faut sauver, mais le pauvre Durand.

Ah ! si maman était là !... Maman !...

Et Gilbert, les yeux fermés, associe comme malgré lui ces deux mots, l'un murmuré par son cœur, l'autre redit avec insistance par la prédicateur : Ma maman... la Communion des Saints... Oui, maman devrait pouvoir. Si elle était là, elle obtiendrait bien, elle. Est-ce parce qu'elle est près du Bon Dieu qu'elle est moins puissante ?...

Gilbert, d'une résolution soudaine, attrape l'escalier et grimpe à l'église. Depuis longtemps, il a pris l'habitude de retrouver maman là où elle est sûrement : près du Bon Dieu. Et la tête dans les mains, laissant couler ses larmes, il prie... il prie devant l'autel.

Et quand il se relève, c'est une chose convenue : papa fera ses Pâques et Durand une bonne mort. Comment ? Ça, il ne s'en occupe pas, c'est l'affaire de maman et du Bon Dieu.

⁂

Désemparé, Gilbert traîne dans les couloirs, entr'ouvrant les portes. Il veut essayer une dernière tentative près de son papa et ne le trouve nulle part.

La femme de chambre passe.

— Où est papa, Marie ?

— Mon petit Gilbert, vous savez bien... fait la bonne fille en l'embrassant d'avance pour la peine qu'elle va lui faire... c'est aujourd'hui que... il y a deux ans... Madame...

— Que maman est morte, oui, Marie, fait résolument Gilbert, et je veux voir papa.

— Monsieur est dans le petit bureau de Madame, et il veut être seul.

Une courte hésitation chez Gilbert... Il pousse doucement la porte du petit bureau où jadis il a fait tant de folles parties.

Les volets seulement entr'ouverts laissent filtrer un demi-jour de chambre mortuaire. Papa est là, en effet, assis devant le petit secrétaire, pâle, les yeux sans larmes et sans expression. Jamais il n'a pu se faire à cette coïncidence de la mort de sa femme avec les fêtes de la Résurrection. C'est à la fois la révolte et l'effondrement.

Une petite main se pose sur son épaule.

— Papa, mon petit papa, venez demain retrouver maman en vous approchant du Bon Dieu avec moi...

Papa a une crispation.

— Gilbert, je t'ai déjà dit !...

Gilbert trouve instinctivement ce qu'il ne faut pas dire.

— Papa, c'est la fête de la Résurrection.

— C'est l'anniversaire de la mort de ta mère. Laisse-moi tranquille !

Gilbert tourne sur lui-même, le cœur gros, et, lentement, s'en va vers la porte.

Et la pauvre petite silhouette accablée a l'air si vieillotte et abattue que papa en a un remords. Au hasard, prenant dans un tiroir entr'ouvert un petit portefeuille, il rappelle l'enfant.

Gilbert est près de lui, d'un regard rapide, il s'assure que rien ne reste dans les plis du maroquin et, le lui tendant :

— Tiens, voilà pour te consoler un souvenir de maman. Vois, il est marqué à ton chiffre, puisque vous aviez les mêmes initiales. Va, va maintenant, laisse-moi un peu.

— Papa... il y a... Durand qui est très malade et qui ne passera pas la nuit.

M. Flammel a encore un froncement


Une petite main se pose sur l'épaule...

de sourcils... il ne pourra donc pas avoir une heure tranquille aujourd'hui !

— Bien, j'irai dans un instant.

— Vous m'emmènerez, papa ?

M. Flammel fait observer à Gilbert que ce sera bien impressionnant ; mais, devant la ténacité de l'enfant, il cède, décidé à tout pour lui faire oublier la peine qu'il lui fait par son obstiné refus.

⁂

Gilbert, en attendant son papa, admire le petit portefeuille.

Il songe... Là, sur le cuir, les doigts de maman se sont posés... et le cuir est


— C'est un petit mot pour papa...

là, toujours, et maman n'y est plus !... Triste supériorité de la chose inerte sur la créature vivante. La chose vit toujours puisqu'elle n'a pas de cœur qui s'arrête... Et le cœur de maman ne bat plus...

Gilbert ouvre distraitement les plis dans l'espoir que quelque chose de maman sera resté là pour lui... A première vue, rien. Mais il y a deux petites pochettes dont la fermeture se confond avec le revers qui porte le chiffre.

Pourquoi Gilbert tremble-t-il en les ouvrant ?

Un petit papier jauni s'en échappe. Ce n'est peut-être rien... une liste de commissions... ce sera toujours l'écriture de maman...

Avec un gros soupir, l'enfant ouvre le billet, c'est un petit mot pour papa. « Mon cher Guy », dit la petite lettre. Pas un instant Gilbert n'a la pensée qu'il peut être indiscret...

Mon cher Guy,

Je me sens atteinte gravement. Mes forces s'en vont. Je n'ai pas le courage de détruire l'illusion que tu as de me garder encore. Et cependant, il faut absolument que je te parle du temps où nous serons séparés.

J'ai peur, que lorsque le Bon Dieu m'aura reprise ton chagrin ne nous sépare doublement.

J'ai peur que, te révoltant contre la volonté divine, tu ne te sépares de Dieu qui nous aura séparés.

Je laisse ce billet dans mon petit portefeuille. Quand le trouveras-tu ?... Certainement au jour où tu auras besoin de m'entendre te dire : Guy, reste chrétien, malgré ton chagrin, à cause de ton chagrin. *C'est moi qui te le demande.*

Gilbert embrasse avec frénésie le petit billet, et c'est dans cette occupation que papa le trouve.

Mais papa est pressé, il n'a pas le temps de s'étonner. L'auto est là qui attend.

— Chez Durand qui est très mal. Fais vite, Joseph.

Et papa retombe dans son silence.

Mais cela ne fait pas l'affaire de Gilbert qui, tout doucement, se rapproche, prend la main que papa laisse inerte sur le coussin de la voiture pour y glisser la lettre de maman.

— Qu'est-ce encore ?

— Il faut regarder, papa.

Papa a reconnu l'écriture de maman, il est tout blanc pendant qu'il lit. Sa joue se crispe comme s'il serrait les dents.

(Lire la suite page 6.)

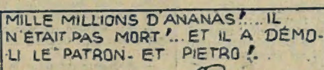
Tintin et Milou, après un court séjour à Paris, se sont embarqués pour l'Amérique à bord de l' « Ile-de-France ». A peine arrivés à Chicago, une association de bandits redoutables décide de les faire périr.

Après quelques péripéties, Tintin, grièvement blessé, est emmené dans une ambulance. Le bandit, qui veut se débarrasser de lui, a repris la fuite.

Tintin et Milou...

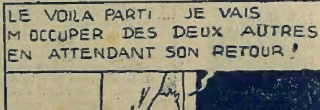








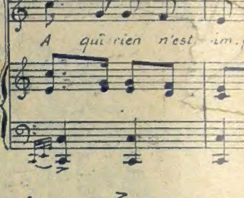








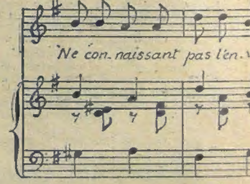






COUPLET





REFRAIN

Nous sommes les Cœurs Vaillants,
A qui rien n'est impossible,
L'esprit clair, l'âme paisible,
Nous sommes les Cœurs Vaillants.

I

Nous marchons droit dans la vie,
Droit aussi sur les chemins,
Ne connaissant pas l'envie,
Toujours la main dans la main.

II

Une amitié fraternelle,
Très gentiment nous unit.
Si parfois l'on se querelle,
Un shake-hand... et c'est fini !

III

On lit beaucoup à notre âge,
Et souvent c'est bien banal.
Mais rien ne vaut le langage
De notre petit journal.

LE BILLET DE JACQUES CŒUR

Vendredi 5 mai 1933.

Mes chers Cœurs Vaillants,

Hier, 5.000 d'entre vous étaient réunis au Trocadéro, représentant les 150.000 lecteurs de notre cher journal, et là, pendant trois heures, nous avons vibré ensemble de joie et d'admiration devant les belles choses que nous avons vues ou entendues.

Un merci d'abord, bien respectueux, à notre vénéré archevêque, Son Eminence le Cardinal Verdier, qui a passé près de deux heures au milieu de nous.

Son allocution, toujours très paternelle, a été au cœur de tous. Sa visite était pour nous une véritable bénédiction, qui s'étendait d'ailleurs bien au delà des murs de la grande salle des fêtes.

... Aucun Cœur Vaillant présent, en rentrant chez lui, n'a eu garde d'oublier la *commission du Cardinal.*

« Ce soir, mes chers petits amis, lorsque vous rentrerez à la maison et que vous embrasserez votre papa et votre maman, et que vous leur raconterez les belles choses que vous aurez applaudies, vous leur direz gentiment : « Et puis, nous avons vu le Cardinal, et le Cardinal m'a chargé de te dire, chère maman, qu'il te bénissait, et toi aussi, cher papa ! »

On peut dire que les trois heures passèrent bien vite.

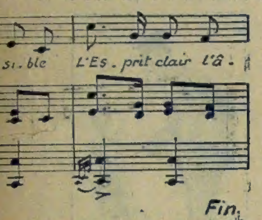
Il y eut des moments d'intense émotion religieuse, par exemple, pendant le beau film du Père Danion, intitulé l'*Enfant de la neige*, l'histoire si touchante du petit Jacques, un Cœur Vaillant de votre âge, qui, ayant perdu sa chère maman, une nuit de Noël, fut recueilli par une famille dont il fut l'honneur et la fierté en répondant à l'appel qui l'invitait à monter la *Montagne sainte du Sacerdoce.*

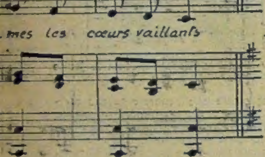
L'émotion de ce film était encore augmentée par l'accompagnement de premier choix que lui assurait la musique militaire du 24ᵉ régiment d'infanterie, dont le chef sut si admirablement adapter

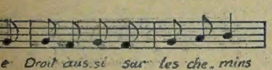
CŒURS VAILLANTS

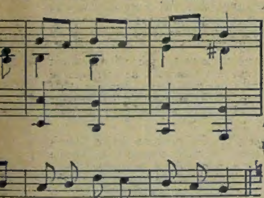
velle marche des Cœurs Vaillants)













IV

Quand le facteur nous l'apporte,
Nous jetons en l'accueillant
Un cri à briser les portes :
Vive notre « Cœurs Vaillants ! »

V

Avouons-le sans ambages,
Nous avons bien des défauts.
Mais à devenir plus sages,
Nous travaillons comme il faut.

VI

Nous sommes les adversaires
Du mensonge avilissant.
Et l'orgueil d'être sincères
Résonne dans notre accent.

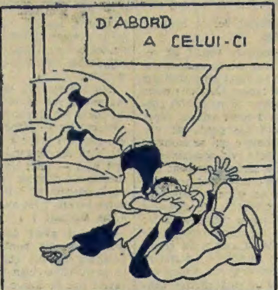
VII

Et pour être des modèles,
Nous lançons avec entrain,
Gais comme des hirondelles,
A tous les vents ce refrain :

...en Amérique

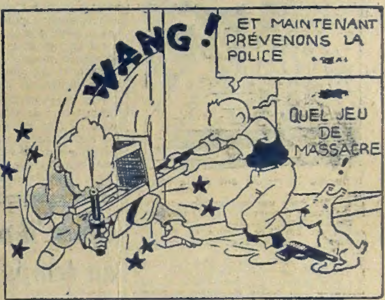
Tintin est sorti de l'hôpital avec Milou. Alors qu'ils contemplent une auto, une trappe s'ouvre sous leurs pieds. Ils sont dans une sorte de caverne, en face des ennemis qui veulent les faire disparaître de la circulation.

Milou sauve la situation. L'un des bandits, voulant se venger, lance en pleine face du chef de l'association une énorme potiche.













le répertoire au scénario qui se déroulait sur l'écran.

Il y eut des moments de franche gaîté avec nos brillants acrobates Big and Small, qui exécutèrent les tours les plus extraordinaires, comme s'ils étaient en caoutchouc.

Et que dire de notre ami Bilboquet qui, pendant une demi-heure, avec ses partenaires Constant et Jack, ont fait rire plusieurs jusqu'aux larmes ?

Notre grand ami Paul Chaubet composa pour vous une nouvelle *Marche des Cœurs Vaillants* qui, en quelques minutes, fut reprise par toute la salle.

Il faut que tous nos petits lecteurs apprennent aussi à la chanter; c'est pourquoi nous l'avons fait paraître dans ce numéro.

Mais ce qui laissera de cette séance un souvenir impérissable, c'est votre entrain, votre esprit de discipline, votre parfaite tenue, mes chers Cœurs Vaillants.

Oui, nous formons une grande famille et c'est au soir d'une splendide journée comme celle que nous venons de vivre ensemble que l'on est fier de s'appeler

Jacques Cœur.

Concours de l'Année Sainte

Nous donnons les quatre premières questions pour que tous les Cœurs Vaillants puissent faire ce beau concours.

PREMIERE QUESTION

Que veut dire le mot *Rédemption* ?

DEUXIEME QUESTION

Reconstituez, en remplaçant les points par des lettres, la phrase suivante:

J. s..s l. B.n P.st..r q.. d.nn. s. v.. p..r s.s br.b.s.

Qui a prononcé cette phrase et que signifie-t-elle?

TROISIEME QUESTION

Quelle est, à votre avis, la plus grande faute de Judas ?

QUATRIEME QUESTION

Que pensez-vous de Ponce Pilate ?

Et voici la CINQUIEME QUESTION

Quelles sont les paroles que Jésus prononça sur la croix ?

Surtout gardez bien toutes vos réponses jusqu'à la fin du concours.

Moumouth, l'éléphant blanc

Histoire fantastique inédite
— de PETIT-MURET —

RESUME

Le Royal Circus avait installé ses tentes dans la grande capitale du Sud-Ouest.

Parmi la troupe de nombreux clowns et acrobates figure le petit Ephraïm, un enfant qui a été recueilli par charité.

Celui-ci s'est lié d'amitié avec Jappy, le petit chien savant, et Moumouth, l'éléphant blanc qui a gagné sa confiance depuis le jour où il l'a arraché des mains de l'écuyer chef qui le maltraitait. Un incendie très grave se déclare dans le cirque. Moumouth réussit à s'évader avec ses petits amis, Ephraïm et Jappy.

Après bien des aventures, voici qu'ils



Il fouilla le miroir uni de la mer.

sont pris dans une excavation qui n'est autre que le repaire d'étranges individus.

Ils s'en vont, laissant l'enfant comme concierge. Serait-ce l'heure de la délivrance ? Ils déambulent dans les couloirs.

Ils sont en présence d'un immense tramway qui ne peut démarrer. Puis ils arrivent près d'un sous-marin. Jappy découvre une caisse de jambons succulents et prend un si bon repas qu'il en est malade.

Ephraïm arrive, par un système de leviers, à faire manœuvrer le bateau.

Quand il est en marche, en pleine mer, Ephraïm s'endort. Jappy a conscience du danger de laisser ainsi le sous-marin sans surveillance. Il plante ses dents aiguës dans le mollet de son jeune ami.

Ephraïm a bondi, se frotte les yeux, se frotte la jambe, et entend alors la musique infernale de l'éléphant au-dessus de lui. Grimper sur le pont fut l'affaire d'un clin d'œil, et l'enfant faillit pousser un cri de terreur en apercevant à peine à quelques centaines de mètres la gigantesque silhouette du steamer, sur lequel le sous-marin allait s'écraser dans quelques instants. Sans perdre son sang-froid, l'enfant ne fit qu'un bond dans la chambre aux machines, ramena la vitesse d'un seul coup à 5 kilomètres, ce qui fit gémir le sous-marin dans toutes ses articulations métalliques, puis, manœuvrant la roue qui servait de gouvernail, il obliqua lentement vers la gauche. Si prompte qu'elle fût, la manœuvre faillit cependant échouer. Le sous-marin frôla presque au passage l'énorme navire de commerce.

L'enfant décida de stopper. Il fallait demander aux passagers du steamer en quel endroit il se trouvait exactement. Mais la vitesse du sous-marin l'avait déjà porté trop loin, et d'ailleurs le navire de commerce marchait à bonne allure.

Soudain, un sifflement déchira l'air, une explosion retentit. Ephraïm se frotta les yeux. Non, il ne rêvait pas, c'était bien un coup de canon qu'il venait d'entendre; et ce coup fut suivi d'un deuxième, puis d'un troisième. Le navire de commerce ralentit sa marche, puis stoppa.

D'où venaient donc ces coups de canon qui semblaient un signal ? L'enfant eut beau inspecter la mer tout autour de lui, il ne découvrit rien. Descendant alors chercher une puissante lorgnette, il revint sur le pont et fouilla le miroir uni de la mer. Il découvrit alors sur sa droite comme une espèce de radeau sombre, une masse qui semblait avancer lentement. Mais est-ce que cela pouvait être un bateau ? Pourtant il n'y avait pas de doute, la fumée qui s'éleva soudain au-dessus de ce bateau d'un nouveau genre, ponctuée d'un nouveau coup de canon, indiqua à l'enfant qu'il se trouvait bel et bien en présence d'un bateau.

Le navire de commerce venait de reprendre sa route. Sans doute avait-il dédaigné de répondre au signal constitué par les quatre coups de canon. Des flots noirs de vapeur s'échappèrent de ses hautes cheminées, il s'éloignait à toute vitesse. Alors Ephraïm, qui n'avait pas perdu de vue l'espèce de radeau sombre qui se mouvait lentement sur les flots, vit soudain s'en détacher comme une sorte de serpent qui fendait la surface unie de la mer avec une énorme vitesse. Et ce serpent (comment le dénommer autrement?) se dirigeait vers le steamer. A peine trente secondes et une formidable explosion retentit, le serpent avait touché la coque du grand bateau. C'était une torpille ! Le navire de commerce, ouvert dans ses flancs sur une longueur de plus de vingt mètres, pencha fortement sur le côté et disparut en quelques minutes sous les flots. La masse sombre s'était rapprochée, et quelle ne fut pas la surprise et la stupeur d'Ephraïm de lire à l'avant, au pied d'une tourelle qu'il apercevait maintenant d'une façon très distincte et qui ressemblait à la sienne, le même chiffre que son bateau : *U-27*.

Vous avez compris ? Eh bien ! Ephraïm comprit tout de suite, le sous-marin qu'il avait en face de lui, et qu'il apercevait maintenant dans tous ses détails, était le même que celui sur lequel il naviguait. Cela signifiait que les brigands se trouvaient là. Cela signifiait que, dès qu'ils l'auraient aperçu, ils allaient apprendre qu'ils avaient quitté le souterrain grâce à l'autre bateau. Et alors, c'était la poursuite implacable, c'était le châtiment, sans doute la mort.

Les cheveux du malheureux garçon se dressèrent sur sa tête, une sueur froide lui coula sur le visage, et ses jambes menacèrent de se dérober sous lui quand il vit, toujours grâce à sa lorgnette, la main du chef des brigands — il le reconnaissait bien — faire un signe et le désigner comme s'il donnait l'ordre : « Vous avez vu le garnement ? Il est parti en volant notre bateau ! En avant ! Tout le monde à ses trousses ! »

Mais il avait compté sans le sang-froid du petit bonhomme; la peur ne s'empara de lui que quelques instants. Il avait l'âme bien trempée. Et puis, il savait que la Sainte Vierge ne l'abandonnerait pas. Récitant de tout son cœur un *Ave Maria* pour demander la protection de la Reine du Ciel, il fit un bond dans la chambre aux machines, retrouva presque par miracle le moyen de faire refermer le sous-marin, donna un coup de pied sur le levier d'immersion, et le voilà à 7 ou 8 mètres au-dessous de la surface de la mer. Et maintenant, à la grâce de Dieu !

Mettant la vitesse à 50 kilomètres à l'heure, il fonce à travers les flots. Mais ayant remarqué comment on faisait manœuvrer le périscope, il le fit monter au-dessus de lui pour qu'il puisse voir ce qui se passe à la surface de la mer. Ainsi, il ne s'en va pas à l'aveuglette. Mais il n'est pas toujours facile de distinguer les obstacles ou le bateau dans la glace du périscope. Enfin, l'essentiel est que l'on voit à peu près ce qui peut manquer. Et puis, dans quelques minutes, l'enfant est bien décidé à revenir à la surface de la mer.

Mais, demanderez-vous, pourquoi la torpille ? Pourquoi les bandits avaient-ils ainsi fait sombrer le beau paquebot. Leur plan n'était pourtant pas celui-là. Ils



— A San Francisco, répondit le jeune officier.

avaient espéré que l'énorme bateau mettrait des heures à s'enfoncer, et ils se promettaient un riche pillage. Voilà pourquoi ils l'avaient torpillé. Mais la torpille avait trop bien atteint son but, atteint le navire en plein cœur, de telle sorte qu'en quelques minutes le paquebot s'était abîmé dans le sein de la mer avec ses nombreux passagers et toutes les richesses qu'il contenait.

Quelques jours après, les journaux du monde entier racontaient simplement : « Le paquebot *X*... sans doute victime d'un incendie, s'est perdu corps et biens. Aucun passager ni membre de l'équipage n'a pu en réchapper. »

Comme on le voit, les bandits n'étaient autres que des écumeurs de mer, qui se livraient à une bien sinistre besogne. Ah ! si jamais Ephraïm pouvait en délivrer l'humanité ! Quel exploit pour ce petit garçon !

Cet exploit, Ephraïm ne devait jamais le réaliser. En effet, comme il laissait le sous-marin remonter à la surface, estimant qu'il devait se trouver déjà hors de portée des brigands qui le poursuivaient, voici qu'il se trouva soudain dans un grand port de commerce. L'apparition de ce bateau d'un nouveau genre fut vite signalé aux autorités maritimes. Un contre-torpilleur s'avança à toute vitesse. L'enfant, sur le pont à côté de Moumouth et de Jappy, attendait.

Ce ne fut pas long. Un officier passa du contre-torpilleur sur le sous-marin.

C'était un jeune homme aux traits énergiques mais fort sympathiques. Ephraïm eut tout de suite confiance en lui.

— Où suis-je, Monsieur ? lui demanda-t-il en anglais.

— A San-Francisco, répondit le jeune officier.

— Quelle aventure ! murmura l'enfant en se frappant le front. Et où allez-vous me mener maintenant ? demanda-t-il à l'officier.

— Chez le commandant du port. Tu t'expliqueras avec lui, et tu lui diras comment tu te trouves tout seul avec un éléphant et un chien sur un sous-marin. En attendant, je m'en vais manœuvrer ton bateau.

L'enfant pu alors admirer l'habileté du jeune officier américain. Il eut tôt fait de s'y reconnaître dans la multitude des leviers noirs et bleus du grand cadran. Le sous-marin fila comme une flèche entre les énormes navires de commerce et quelques torpilleurs.

Un quart d'heure après, dans le bureau

Ce qu'il advint à un petit Cœur Vaillant au temps pascal de l'an de grâce 1933

(Suite de la page 3)

Gilbert l'observe d'un regard plein d'angoisse. Mais déjà l'auto s'arrête doucement.

— Tu as réfléchi, Gilbert ? Tu veux monter avec moi ?

— Oui, papa, dit la petite voix ferme.

⁂

M. Flammel tient la main du mourant dont le regard reconnaissant pénètre avec insistance dans celui de l'ingénieur.



— Je ferai comme lui...

— Durand, avez-vous quelque chose à me dire ? un désir ? une recommandation ?

— Non... merci.. vous... avez été... bon !

Gilbert insinue sa petite tête sous le bras de son papa, puis passe tout entier entre les deux hommes. Il ouvre la bouche comme pour parler, hésite, puis se décidant soudain, précipitant les paroles, sans remarquer l'air mécontent de papa:

— Durand, je vous en prie, il faut faire vos Pâques, et redevenir ami avec le Bon Dieu pour aller chez lui avec maman.

Un silence gêné, où l'on n'entend que la respiration haletante du moribond. Il porte sur l'enfant un regard dur qui, peu à peu, s'embue de tendresse.

— Si j'avais pu... croire... c'est ta maman... qui m'aurait fait croire... Mais.. c'est pas... des histoires... pour les hommes... Demande au patron... s'il fait... ses Pâques... Lui.

Toute l'âme de Gilbert est passée dans les yeux qu'il lève sur son papa.

Le silence de la pauvre chambre a quelque chose de formidable.

Dans sa main crispée, l'ingénieur tient toujours, froissé le petit billet de la morte.

Alors, très doucement, de sa voix grave, dont les paroles tombent avec quelque chose de solennel dans les cœurs de tous ceux qui sont là :

— Oui, Durand, je fais mes Pâques, et, en vous quittant, je vais me confesser.

Gilbert a la force de se contenir.

Il s'approche plus près encore du mourant, dont les lèvres semblent vouloir murmurer quelque chose : son oreille touche presque la tête qui n'a plus la force de se relever... Mais c'est une voix soudain distincte qui articule nettement:

— Le patron... est un chic type... je ferai comme lui.. Je veux... le prêtre... vite.

Gilbert, hors de lui, baise la pauvre main froide déjà couverte des sueurs de l'agonie, puis, se haussant sur la pointe des pieds :

— Durand, écoutez-moi. Vous direz à maman que papa à reçu sa lettre.

J. Suard.

MOUMOUTH
l'éléphant blanc

(*Suite*)

du commandant du port, Ephraïm racontait ses aventures étonnantes.

— Tu es un brave garçon, lui dit le commandant, et tu me plais. J'admire ton énergie et ta vaillance. Je n'ai pas d'enfant, reste avec moi. Nous garderons ton sous-marin comme souvenir jusqu'à l'âge où tu seras devenu officier de marine. Cela te va-t-il ?

— Oh ! oui, répliqua l'enfant, qui aimait déjà cet officier rude, mais bon. Seulement, et mon éléphant, viendra-t-il aussi avec moi ?

— Ton éléphant ne te quittera pas. J'ai un grand parc de plusieurs centaines d'hectares; il y sera heureux comme un roi. Quant à ton chien, inutile de te dire qu'il est déjà mon ami. Comme il est intelligent, il ne lui manque certainement que la parole.

Jappy, en entendant faire son éloge, leva son fin museau et poussa un petit aboiement joyeux. Comprenait-il que la Providence venait d'assurer de façon magnifique l'avenir de son jeune maître ?

Et ils partirent, laissant l'*U-27* au port. Une puissante auto emmena Ephraïm et son chien à quelques kilomètres de la grande ville, dans une magnifique propriété. Quant à l'éléphant, un matelot se chargea de l'y amener tout doucement le long des quais.

Ainsi finit la vie d'aventures d'Ephraïm, le petit Américain qui avait retrouvé sa patrie.

Moumouth, dans l'immense parc, put, de nouveau, rêver en plein calme aux aventures de sa jeunesse dans la forêt vierge. Quant à Jappy, jamais il n'avait été si heureux, il y avait tant de lièvres dans le parc du commandant !

Nous terminons. Et si vous voulez savoir ce qu'il advint d'Ephraïm, l'auteur de ce roman fantaisiste peut bien vous dire qu'Ephraïm devint un des plus brillants officiers de la marine américaine.

Petit-Muret.





Le rayon de soleil

Il y avait un jour un gentil petit gamin qui dansait dans un beau rayon de soleil. Il était tout baigné de lumière et il avait un air si joyeux que sa petite sœur lui dit :

— Pourquoi donc es-tu si content ?

— Ah ! dit Emmanuel, toujours en dansant, je suis heureux, heureux comme un prince !

Et Lisette de lui répondre :

— Je ne sais pas comment tu fais pour être toujours si content. Quand il pleut à verse et que nous devons rester à la maison, sans pouvoir faire du bruit, pour ne pas réveiller bébé qui dort et pour ne pas déranger papa qui est fatigué, tu es aussi joyeux que lorsque tu peux danser au soleil et chanter à tue-tête !



— Je suis si heureux parce que je ne suis jamais seul, répondit Emmanuel, ni dans la pluie ni dans le soleil; j'ai toujours Jésus tout près de moi. Il partage mes peines et mes plaisirs.

— Mais comment fais-tu pour toujours penser à Jésus ? répliqua Lisette. Moi, je pense toujours au beau temps, à la kermesse, à mes devoirs, à mes jeux, à tout ce qui m'amuse, à tout ce qui m'ennuie. Mais à Jésus, je ne pense que rarement. Oui, quand je vais à la chapelle ou que je passe devant une église. Est-ce que toi tu oublies donc tes jeux et tes devoirs pour penser à Jésus ?

— Bien sûr que non, lui répondit son frère, et sa petite figure s'illuminait comme celle d'un ange; c'est que toutes ces choses me font penser à Jésus !

« Tiens ! quand je vois ce beau rayon de soleil qui me réchauffe et qui me donne envie de danser, je pense : « O mon Jésus, vous êtes le soleil de mon cœur ! C'est vous qui me donnez la joie, et la force, et le courage de bien travailler, tout comme le soleil me dispose à jouer et à chanter. Quand vous n'êtes pas là, il fait sombre dans mon cœur, comme la nuit il fait bien noir dans ma chambre.

« As-tu déjà remarqué, Lisette, les mille petites poussières que le rayon de soleil nous montre si bien ? Dans l'ombre, nous ne les voyons pas, et pourtant, il y en a tout autant. La même chose se passe dans notre cœur : quand Jésus l'éclaire, nous voyons mille petites poussières, mille petites fautes et imperfections qui lui déplaisent. Et je suis bien heureux qu'il me les montre parce qu'ainsi je puis essayer de les corriger, de sorte qu'un jour Jésus pourra éclairer un cœur tout pur, qui n'aime que Lui, qui ne vit que pour Lui, qui ne travaille que pour Lui.

« Et quelle joie Il aura d'illuminer une âme où rien n'empêche sa lumière de briller ! Il nous faut travailler de toutes nos forces pour Lui préparer pareille âme. »



Et la rougeur montait aux joues d'Emmanuel, tant il désirait devenir parfait pour plaire à Dieu.

Lisette était suspendue à ses lèvres. Elle aurait écouté toute la journée, mais la cloche sonnait et les rappelait en classe. La main dans la main, le cœur tout rempli de la pensée de Jésus, les enfants s'en allaient vers l'école et, toute la journée, ils travaillèrent aussi bien qu'ils le purent.

Claire Chenelierre.

Remplissez ce bulletin, découpez-le et envoyez-le à
« COEURS VAILLANTS », Service des abonnements
82, rue de l'Université, Paris (7e)

Les abonnements à « COEURS VAILLANTS » sont de :
Un an : 15 francs. — 6 mois : 8 francs — 3 mois : 4 francs.

Je m'abonne pour ____________ *et je vous fais parvenir*

la somme de ________________________

Nom : ____________ *Prénom :* ____________

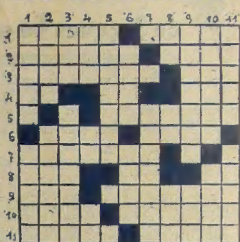
Rue : ____________________ *N°* ______

Ville : ________________________

Département : ________________________

Vous pouvez envoyer le montant de votre abonnement par mandat, ou mieux encore, par chèque postal à M. NEGUIN, C.-C. Paris 1.223-59, mais surtout ne mettez pas d'argent dans vos lettres. C'est défendu par la poste ; vous seriez passible d'une contravention.

MOTS CROISÉS



HORIZONTALEMENT

1. Signifie Sauveur — une des quatre vertus cardinales — 2 A la ligne — du verbe savoir — 3. Souffrances de Notre-Seigneur qui précédèrent et accompagnèrent sa mort — s'emploie avec culpa — 4. Pronom indéfini — qui n'est pas vêtu — unité de travail — 5. Exposition de marchandises à vendre — 6. A été publié en parlant d'un livre — terre détrempée et grasse — 7. Garnitures — 8. Oiseau — possessif — forêt de l'arrondissement de Dieppe — 9. Gelée de fruits — table sur laquelle on joue avec des boules d'ivoire — 10. Pic des Alpes Cottiennes — monnaie des Indes — 11. Affluent du Pô — nichée.

VERTICALEMENT

1. A pour capitale Tokio — une des Cyclades — 2. Du genre cerf — distingue l'homme des animaux — 3. Situé — il fut préféré à Jésus-Christ — 4. Précèdent les autres — petit ruisseau — conjonction — 5. Pêcheur qui se sert de la seine — 6. Mois — chef qui commande chez les Arabes — 7. Fils de David — 8. Pour les chiens — s'emploie avec saint — pronom personnel — 9. Le dimanche d'avant Pâques — sous-préfecture du Vaucluse — 10. Bougie de cire à l'usage des églises — lac de l'Amérique du Nord — 11. L'ensemble des appartements qui sont au même niveau dans une maison — la Palestine.

Cherchez...

Charade

Si peu qu'on sache la musique,
On doit connaître mon premier.
Rivière tout à fait typique,
Cours d'eau sans source est mon dernier.
Qu'il soit petit ou magnifique,
Chacun désire mon entier.

◆ ◆

Enigme

Je suis blonde et délicate.
Mon teint est vif, il éclate.
Ma douceur me fait rechercher;
J'ai pourtant un cœur de rocher.

◆ ◆

Mots Janus

(s'écrivant à l'endroit et à l'envers)
1° Ville au nord du Maroc;
2° Qu'il gouverne le royaume.

◆ ◆

Mots carrés

Prince hindou très riche x x x x x
Immobilisé par la maladie x x x x x
Maréchal de France x x x x x
Corps indivisible x x x x x
Idiot x x x x x

Le Courrier de Jacques Cœur

Jean MARTIN, à VILLEFRANCHE. — Ne doutant pas de la permission de vos bons parents, nous vous continuons le service du journal, afin qu'il n'y ait pas d'interruption. Rappelez bien, en réglant, la date d'échéance. Merci pour la charade. Shake-hand.

♣

Arlette DUMAS, à CAPIANSON. — Bravo ! Mademoiselle Sphinx.

♣

J. RONDEAU, à COUFFE. — C'est volontiers, mon cher ami, que j'ai communiqué à mes charmants lecteurs, la semaine dernière, votre appel en faveur de votre patro. Ils l'entendront ; vous allez juger de leur cœur. Bien à vous.

♣

Pierre PERRAUDEAU, à COUTANCES. — Je comprends votre joie d'avoir près de vous votre bon cousin missionnaire d'Afrique, venu se refaire après vingt-cinq années d'apostolat dans la brousse africaine. Et quelle consolation pour lui d'avoir, chaque matin, son petit Pierre pour répondre sa Messe ! Vous devez être charmé par tant d'histoires fantastiques... et vraies, cependant. Merci pour celle envoyée. Mais si vous aimez les récits missionnaires, je vous engage à lire la nouvelle revue *Missions*, qui en publie de si captivants. Cette revue ne coûte que 10 fr. par an, et l'on s'abonne 40, rue La Fontaine, à Paris (16e). Je vous fais, d'ailleurs, envoyer un numéro spécimen. Tous les Cœurs Vaillants qui désireront recevoir un numéro de cette gentille revue n'auront qu'à le demander à cette adresse.

♣

Gaston BERRY, à VOUNEUIL. — Merci de votre sympathie. Il nous est agréable d'apprendre que notre journal est votre grande distraction. Je vous demande un peu de patience pour le roman en collaboration ; les textes sont à l'étude. Dans un prochain numéro, vous en aurez des nouvelles... Je passe vos nouveaux textes au service intéressé.

Remerciez M. le Curé de l'intérêt qu'il veut bien prendre à « Cœurs Vaillants ». Très amicalement.

♣

Janine FAURE, à VERSAILLES. — Parfaites, vos réponses, et elles m'ont procuré le plaisir de vous lire.

♣

François THOUVARD, à RENAGE. — Non, mon cher ami, les réponses exactes aux jeux que nous publions ne donnent droit à aucune récompense. Nous donnons ces jeux seulement pour distraire nos aimables lecteurs et leur famille.

♣

MOR-BRAS' MAB. — L'honneur est sauf, puisque vous n'êtes pas descendu au-dessous de la moyenne ; cependant, je comprends votre désir de faire mieux encore, d'autant plus que nous récompensons magnifiquement, vous le savez, les places de premier. Vous avez, pour vos œufs de Pâques, bénéficié d'un voyage en Pologne, par avion ? Vrai, quelle chance vous avez !! J'aurais très volontiers échangé mon cadeau de Pâques avec vous, croyez-le !

♣

NITCHEVO. — Soyez le bienvenu, aimable Ivan ; nos petits Français seront heureux d'accueillir parmi eux un gentil camarade russe éloigné de son pays. Votre cousin me dit que « Cœurs Vaillants » est en grande faveur chez vous, que vos frères se le font traduire... Entre nous, ça prouve qu'ils ont très bon goût, vos frères, qu'ils s'y connaissent en littérature ; dites-le-leur de ma part. Excusez-moi de ne pas donner votre pseudo en orthographe russe, je crains qu'une erreur ne se glisse dans ces caractères spéciaux.

♣

Henri THIRAUT, à LAFORQUE. — Vous ne manquez pas d'ambition !... Compliments, tout de même, pour vos précédents succès ; seulement, si vous continuez ainsi, je me demande quelles bonnes places resteront pour les autres. Avez-vous reçu votre jolie boîte de compas ?

♣

Dites à vos camarades : Jean DENIS, Jean WERLOT et Jacques WANSBERGUES qu'il me serait agréable de les compter parmi nos amis. Je leur ai fait envoyer un numéro spécimen.

♣

L'AVION BLEU. — Je suis bien content que le sous-main vous ait fait plaisir. Les photos que nous reproduisons dans « Cœurs Vaillants » ne donnent lieu à aucun paiement, nous prenons à nos frais l'établissement du cliché ; il suffit de nous envoyer une bonne épreuve (et non la pellicule). Nous donnons volontiers les groupes importants, une dizaine pour le moins, et nous prions de nous envoyer toutes les indications : nom du patro ou de la section, devise s'il y en a une, etc... Tous mes vœux pour votre avenir.

♣

Serge et Michel CORDIEZ, à MONTIVILLIERS. — Bonjour, petits Normands. Merci pour vos charades qui, je l'espère, pourront être données. En ce qui concerne vos places de premiers, il faut en faire signer la déclaration par votre maître ou votre abbé.

♣

AIMANT L'ETUDE. — Ma joie est grande d'avoir pu vous être utile.

♣

Jacques BOUTISSEAU, à BREZOLLES. — Excusez cet oubli, que je viens de réparer. L'insertion est gratuite ; vous savez bien que je veux faire plaisir à mes chers Cœurs Vaillants chaque fois que j'en ai l'occasion.

Gaston BENABEN, à RIEUPEYROUX. — Vous avez eu satisfaction quant au roman « Toto détective ». Vous êtes gentil de faire de la propagande pour votre journal. Je tiens à votre disposition des numéros spécimens gratuits et des prospectus.

♣

Francis BILLARD, à ST-FLORENT-LE-V. — Merci, ami Francis, et aussi à votre excellente maman. Que Dieu vous le rende en bénédictions !

♣

CADETTE. — Je n'ai aucun souvenir de la précédente lettre. Peut-être se serait-elle égarée ? Je vous souhaite de nouveaux succès au concours ; notre joie, voyez-vous, est faite de celle de tous nos petits amis. Vous jugez de notre bonheur en apprenant le vôtre... Bon courage.

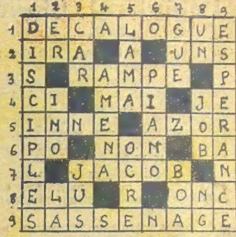
Jacques Cœur.





Mots croisés

Solution du problème précédent



	1	2	3	4	5	6	7	8	9
1	D	E	C	A	L	O	G	U	E
2	I	R	A	■	A	■	U	N	S
3	S	■	R	A	M	P	E	■	P
4	C	I	■	M	A	I	■	J	E
5	I	N	N	E	■	A	Z	O	R
6	P	O	■	N	O	M	■	B	A
7	L	■	J	A	C	O	B	■	N
8	E	L	U	■	R	■	O	N	C
9	S	A	S	S	E	N	A	G	E

POUR VOS PETITES SŒURS

Amusons-nous...

Les propos interrompus

Pour jouer aux propos interrompus, vous faites asseoir en rond vos petites amies et vous prenez vous-même place dans le cercle. Puis, à voix basse, vous demandez à votre voisine de droite quelle est la chose qu'elle a le désir de posséder. Admettons qu'elle vous réponde :

— Un éléphant.

Vous penchant alors vers votre voisine de gauche, vous lui demandez :

— Que faites-vous avec le désir d'Aline (votre voisine de droite) ?

— Une omelette !

Ne riez pas, ce n'est pas le moment, car votre voisine de gauche, à son tour, va vous demander ce que vous désirez et s'enquérir auprès de son autre voisine de ce qu'elle fait de l'objet de votre désir.

Quand chaque petite fille a posé ces questions à ses deux voisines, on révèle les réponses. Quand elles sont saugrenues, comme celle du pauvre éléphant dont on fait une omelette, cela fait rire. Mais quand une insensée a répondu, par exemple :

« Ce que je fais du désir de Colette ? Je le mets dans un vase », alors que le désir de Colette était d'avoir un bouquet de roses, cela ne fait pas rire du tout.

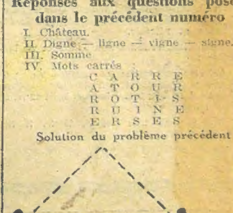
Aussi, pour punir cette insensée qui a dit quelque chose de raisonnable, vous lui faites donner un gage.

Réponses aux questions posées dans le précédent numéro

I. Château.
II. Digne — ligne — vigne — signe.
III. Somme.
IV. Mots carrés

C A R R E
A T O U R
R O T I S
R U I N E
E R S E S

Solution du problème précédent



Pour agrandir du double la pièce d'eau, construire un deuxième carré dont les côtés sont parallèles aux diagonales et passent près des arbres sans les toucher. Ce carré est le double du premier carré.

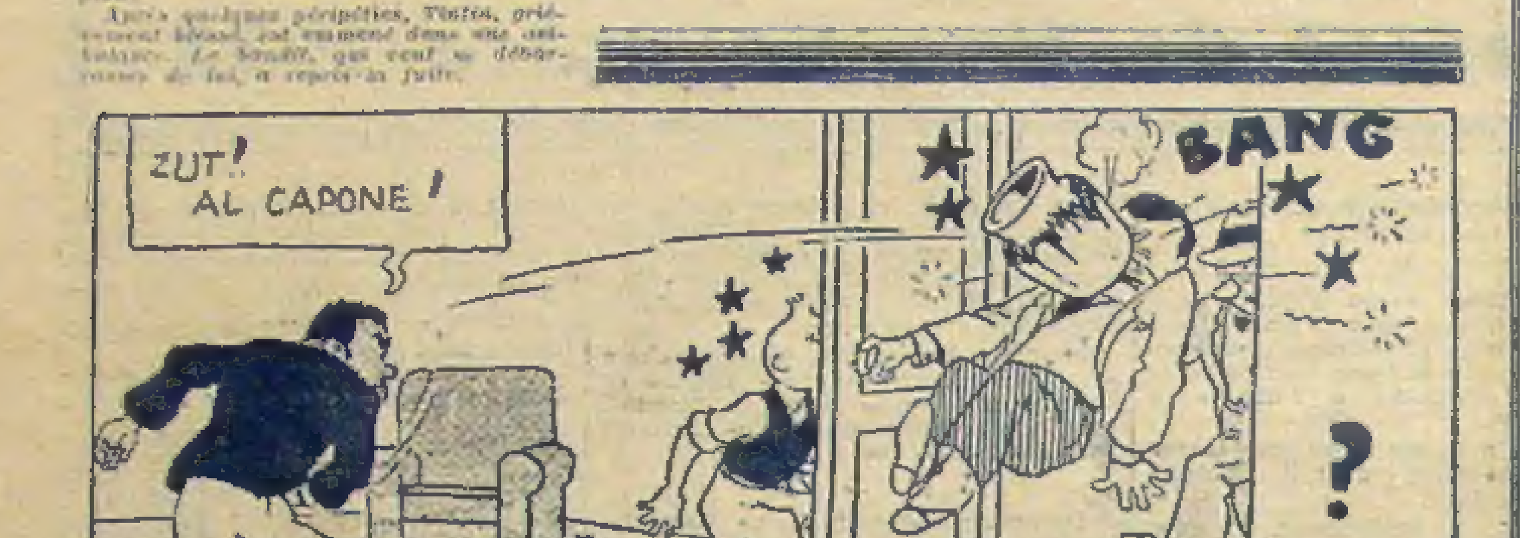
Jap.

Imp. Commerciale (H. Poirier, imp.), 5, rue Lamartine, Paris (9e).
Le gérant : NEGUIN.

Tintin et Milou, après un court séjour à Paris, se sont embarqués pour l'Amérique à bord de l'« Ile-de-France ». A peine arrivés à Chicago, une association de bandits redoutables décide de les faire périr.

Après quelques péripéties, Tintin, grièvement blessé, est emmené dans une ambulance. Le bandit, qui veut se débarrasser de lui, a repris la fuite.

Tintin et Milou...



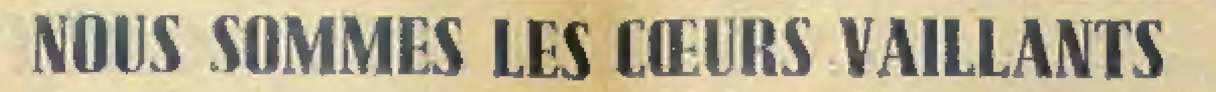








NOUS SOMMES LES CŒURS VAILLANTS

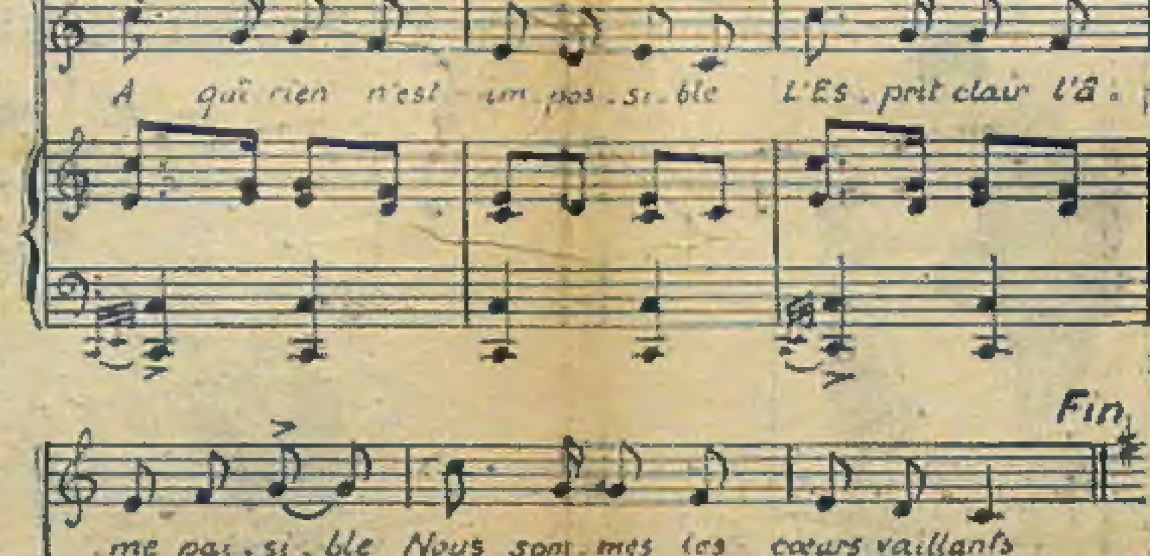


(Nouvelle marche des Cœurs Vaillants)

Paroles de René DUVERNE

Musique de Paul CHAUBET

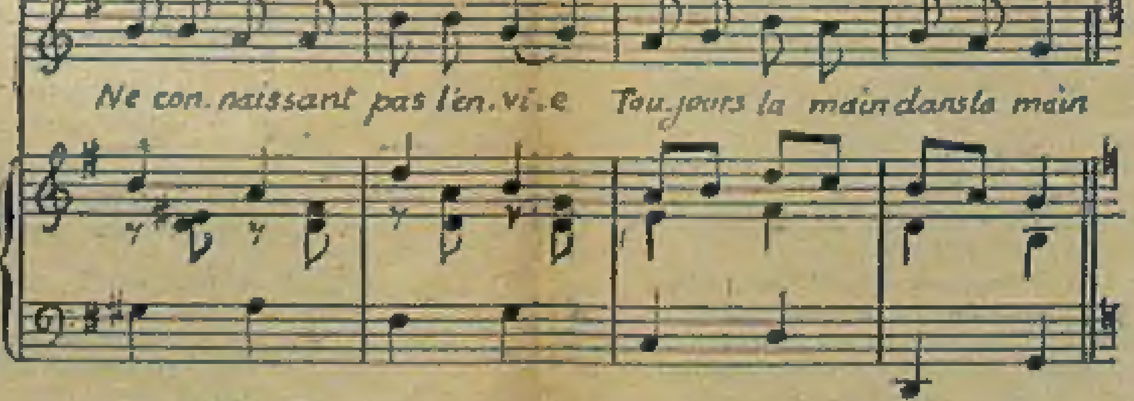
Nous sommes les Cœurs vail-lants





COUPLET





REFRAIN

Nous sommes les Cœurs Vaillants,
A qui rien n'est impossible,
L'esprit clair, l'âme paisible,
Nous sommes les Cœurs Vaillants.

I

Nous marchons droit dans la vie,
Droit aussi sur les chemins,
Ne connaissant pas l'envie,
Toujours la main dans la main.

II

Une amitié fraternelle,
Très gentiment nous unit.
Si parfois l'on se querelle,
Un shake-hand... et c'est fini !

III

On lit beaucoup à notre âge,
Et souvent c'est bien banal.
Mais rien ne vaut le langage
De notre petit journal.

IV

Quand le facteur nous l'apporte,
Nous jetons en l'accueillant
Un cri à briser les portes :
Vive notre « Cœurs Vaillants ! »

V

Avouons-le sans ambages,
Nous avons bien des défauts.
Mais à devenir plus sages,
Nous travaillons comme il faut.

VI

Nous sommes les adversaires
Du mensonge avilissant.
Et l'orgueil d'être sincères
Résonne dans notre accent.

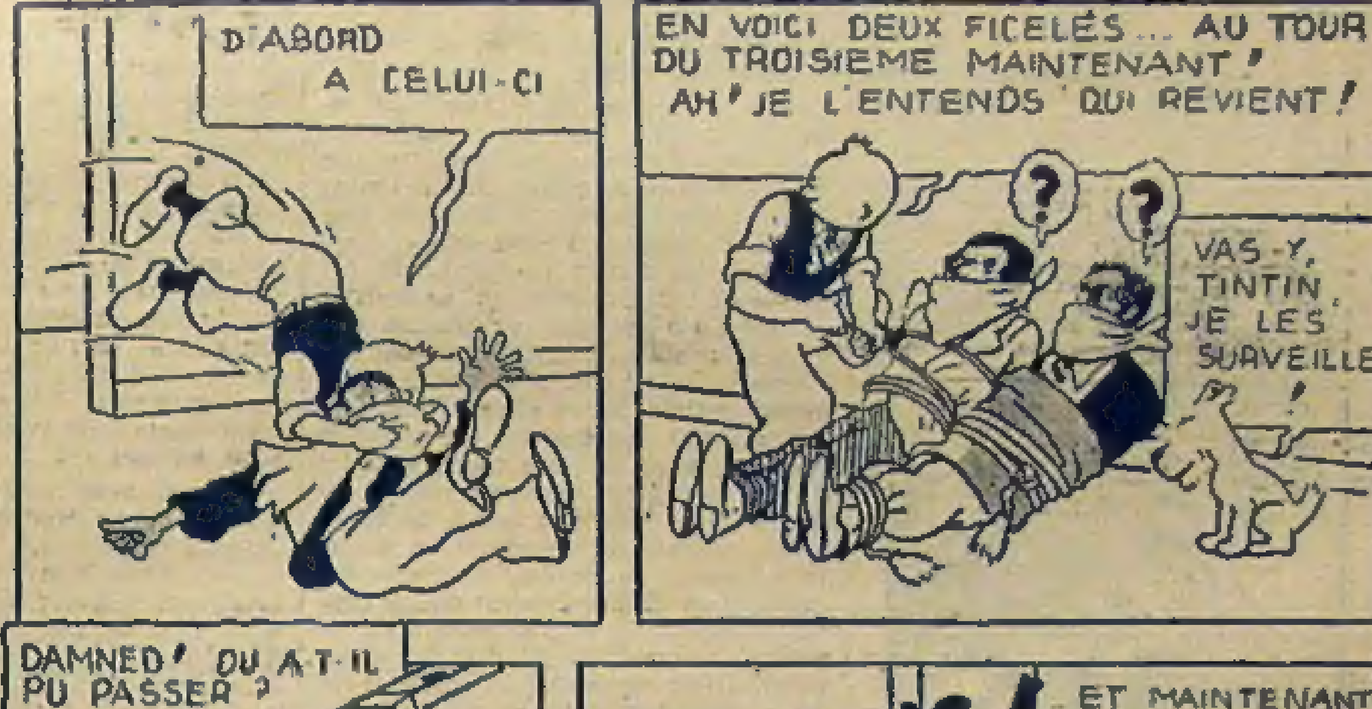
VII

Et pour être des modèles,
Nous lançons avec entrain,
Gais comme des hirondelles,
A tous les vents ce refrain :

...en Amérique

Tintin est sorti de l'hôpital avec Milou. Alors qu'ils contemplent une auto, une trappe s'ouvre sous leurs pieds. Ils sont dans une sorte de caverne, en face des bandits qui veulent les faire disparaître de la circulation.

Milou sauve la situation. L'un des bandits, voulant se venger, lance en pleine face du chef de l'association une énorme potiche.









LE BILLET DE JACQUES CŒUR

Vendredi 5 mai 1933.

Mes chers Cœurs Vaillants,

Hier, 5.000 d'entre vous étaient réunis au Trocadéro, représentant les 150.000 lecteurs de notre cher journal, et là, pendant trois heures, nous avons vibré ensemble de joie et d'admiration devant les belles choses que nous avons vues ou entendues.

Un merci d'abord, bien respectueux, à notre vénéré archevêque, Son Eminence le Cardinal Verdier, qui a passé près de deux heures au milieu de nous.

Son allocution, toujours très paternelle, a été au cœur de tous. Sa visite était pour nous une véritable bénédiction, qui s'étendait d'ailleurs bien au delà des murs de la grande salle des fêtes.

Aucun Cœur Vaillant présent, en rentrant chez lui, n'a eu garde d'oublier la *commission du Cardinal.*

« Ce soir, mes chers petits amis, lorsque vous rentrerez à la maison et que vous embrasserez votre papa et votre maman, et que vous leur raconterez les belles choses que vous aurez applaudies, vous leur direz gentiment : « Et puis, nous avons vu le Cardinal, et le Cardinal m'a chargé de te dire, chère maman, qu'il te bénissait, et toi aussi, cher papa ! »

On peut dire que les trois heures passèrent bien vite.

Il y eut des moments d'intense émotion religieuse, par exemple, pendant le beau film du Père Danion, intitulé l'*Enfant de la neige*, l'histoire si touchante du petit Jacques, un Cœur Vaillant de votre âge, qui, ayant perdu sa chère maman, une nuit de Noël, fut recueilli par une famille dont il fut l'honneur et la fierté en répondant à l'appel qui l'invitait à monter la *Montagne sainte du Sacerdoce.*

L'émotion de ce film était encore augmentée par l'accompagnement de premier choix que lui assurait la musique militaire du 24e régiment d'infanterie, dont le chef sut si admirablement adapter le répertoire au scénario qui se déroulait sur l'écran.

Il y eut des moments de franche gaîté avec nos brillants acrobates Big and Small, qui exécutèrent les tours les plus extraordinaires, comme s'ils étaient en caoutchouc.

Et que dire de notre ami Bilboquet qui, pendant une demi-heure, avec ses partenaires Constant et Jack, ont fait rire plusieurs jusqu'aux larmes ?

Notre grand ami Paul Chaubet composa pour vous une nouvelle *Marche des Cœurs Vaillants* qui, en quelques minutes, fut reprise par toute la salle.

Il faut que tous nos petits lecteurs apprennent aussi à la chanter; c'est pourquoi nous l'avons fait paraître dans ce numéro.

Mais ce qui laissera de cette séance un souvenir impérissable, c'est votre entrain, votre esprit de discipline, votre parfaite tenue, mes chers Cœurs Vaillants.

Oui, nous formons une grande famille et c'est au soir d'une splendide journée comme celle que nous venons de vivre ensemble que l'on est fier de s'appeler

Jacques Cœur.

Concours de l'Année Sainte

Nous donnons les quatre premières questions pour que tous les Cœurs Vaillants puissent faire ce beau concours.

PREMIERE QUESTION

Que veut dire le mot *Rédemption* ?

DEUXIEME QUESTION

Reconstituez, en remplaçant les points par des lettres, la phrase suivante :

J. s..s l. B.n P.st..r q.. d.nn. s. v.. p..r s.s br.b.s.

Qui a prononcé cette phrase et que signifie-t-elle ?

TROISIEME QUESTION

Quelle est, à votre avis, la plus grande faute de Judas ?

QUATRIEME QUESTION

Que pensez-vous de Ponce Pilate ?

Et voici la CINQUIEME QUESTION

Quelles sont les paroles que Jésus prononça sur la croix ?

Surtout gardez bien toutes vos réponses jusqu'à la fin du concours.